

ZACHARIE

Huit ans plus tard

🎵 Gabriel Fauré, *Pavane*¹.

Je me vautre un peu plus sur le canapé tandis que Ted tire sur sa chevelure brune et épaisse, en continuant rageusement de faire les cent pas dans mon loft. La pièce est tellement grande que j'ai le temps de prendre plusieurs gorgées de soda avant qu'il en atteigne le bout et revienne vers moi.

— Sérieux, Zach, fais un effort, c'est juste une bouffe, bougonne-t-il.

Je manque de m'étouffer et avale péniblement le peu de boisson que je n'ai pas vulgairement recrachée.

— Non, c'est pas « juste une bouffe », c'est un repas, un dimanche et avec tes vieux. Rien à voir !

Typiquement le genre de choses que j'ai fuies et ne veux pas revivre. Sans connaître les parents de Ted, je sais exactement à quoi m'attendre dans ces situations : des conversations futiles, des dos droits face à des couverts bien dressés et une tension épuisante dans l'attente de *la* question mettant tout le monde mal à l'aise. Car il y en aura forcément une ! Il suffit de voir l'allure de leur fils pour s'en rendre compte : des doigts qu'on croirait manucurés, un visage rasé de près

1. Lien de la playlist : https://open.spotify.com/playlist/36zQexDgnj24qKZdAPUucc?si=vGL-JINrSAGuJe81kE_M7w

tous les matins et aucun pli de travers sur son polo noir. Par chance, son jeans élimé et ses traits fins rappellent qu'il vient juste d'avoir vingt-cinq ans.

J'imagine facilement les mines déconfites de ses parents face à mes vêtements sans aucun style. Mes baggys sont trop larges et mes tee-shirts démodés, mais ils me ressemblent : usés par la vie et résistants. Et même si je les assume, je n'ai aucune envie de leur imposer ça, surtout pour une visite cordiale un jour de messe.

— Ils ne mordent pas, tu sais ! Ils veulent juste rencontrer ma meilleure amie, y a rien de mal à ça.

— Laisse tomber, je te ficherais la honte avant le dessert. Je me désigne du doigt et fais un rond devant mon corps, attestant l'insouciance de mon apparence : aucune trace de maquillage ni d'une coquetterie surfaite, jusque dans ma façon de l'envoyer balader d'un haussement de sourcils sans papillonner outrageusement des cils.

Démonstration inutile, car mon ami ne se démonte pas :

— Ma mère t'adore.

— Elle ne me connaît pas.

Un autre aurait déjà compris que je ne reviendrais pas sur ma décision, mais Ted peut parfois être buté. Bien plus que moi, pourtant douée à ce jeu. Il me fixe, les mains dans les poches et un sourire en coin :

— Je lui parle souvent de toi, elle sait parfaitement à quoi s'en tenir.

— Justement ! Elle devrait savoir que je n'aime pas ça.

— Ça, quoi ? Les repas trop copieux et les bons moments en famille ?

Un juron m'échappe sans que je cherche à le retenir.

Je n'ai rien contre un plat plus élaboré que ceux pris ici ; en revanche, la case « famille » me colle de l'urticaire. Je n'en ai ni besoin ni envie et ne veux surtout pas tenir le rôle de la pauvre fille invitée par pitié pour sa situation précaire. Lassée de ce sujet de conversation abordé trop

souvent, je me redresse en soufflant et pose la canette vide sur la caisse qui me sert de table basse.

Mon loft est aussi grand que le foyer installé en dessous. Soixante-dix mètres carrés paraissant plus vastes qu'un hall de gare vu le peu de meubles et de décoration. Pas de cadre aux murs, de fleurs ou même de télévision. Une large bibliothèque avec trop de livres et le strict nécessaire pour dormir, manger. La pièce est lumineuse grâce aux deux Velux de chaque côté de la sous-pente, l'un d'eux me permet même de voir les étoiles de mon canapé. Mes vêtements sont éparpillés dans une armoire trouvée dans un vide-greniers et, au fond de la pièce, un carton de souvenirs divers et variés, amassés depuis plusieurs années : des dessins de gosses, des cartes et autres colliers de nouilles dont je n'arrive pas à me séparer.

Et enfin, il y a *lui*. Cette photo aimantée sur mon frigo que je contemple avec nostalgie dès que je passe devant. Elle me rappelle des moments que je ne veux pas oublier, de ceux qui font du bien et me réchauffent lorsque j'ai trop froid. Je n'ai besoin de rien d'autre, et surtout pas d'un repas familial étouffant où je devrai faire bonne figure.

— Trouve-toi une meuf, Ted, et emmène-la dîner chez papa-maman, lâché-je alors qu'il s'approche de moi.

Son mètre quatre-vingt-dix pourrait être impressionnant vu du canapé, mais je suis trop habituée à la gentillesse de cet ours grognant plus qu'il ne mord. Il repousse mes jambes sans délicatesse et s'affale à mon côté. Son bras vient entourer mes épaules, puis il dépose un baiser sur ma tempe. Ainsi blottie contre lui, je suis assaillie par son odeur de lessive. *Toujours propre, le gars !* Je vire rapidement sa main baladeuse lorsqu'il la passe sur ma poitrine :

— Qu'est-ce tu fous ?

— Je vérifiais si t'étais bien une gonzesse !

Nous éclatons de rire et je me presse contre lui.

— T'es trop con.

Ted était déjà dans l'équipe encadrante quand la Maison des autres m'a recueillie. Notre légère différence d'âge nous ayant vite rapprochés, il m'a prise sous son aile en dépit de mes réticences et de mon mauvais caractère saupoudré d'excès de colère. Il ne s'est jamais laissé déstabiliser ni n'a baissé les bras, faisant preuve d'une patience que peu auraient eue. Malgré mes silences impolis, il s'entêtait chaque jour à me parler, m'adressant un bonjour, parfois des encouragements et toujours un merci.

Juste ça, presque rien, beaucoup pour moi.

Jusque-là, personne ne prenait le temps de me remercier car ce que je faisais était normal et ne méritait aucune reconnaissance. Grâce à Ted, j'ai découvert ce sentiment de satisfaction, le plaisir d'accomplir une tâche, même pour les autres, contre un peu de gratitude. Finalement, je me surprénais à espérer ce contact qu'il me donnait sans rien attendre en retour. Auprès de lui, je devenais quelqu'un d'utile, d'important. Encore aujourd'hui, lorsque je doute, il est là. Tous les jours depuis sept ans. Mon Ted, jeune cuisinier bienveillant, drôle et de bonne famille. L'une de celles qui vont à la messe et se fixent pour objectif de m'offrir un repas pour occuper mes jours de congé.

— J'ai pas envie de venir, chuchoté-je, presque ingrate.

— Et moi, je n'ai aucune envie que tu passes encore un dimanche dans cette chambre. Chacun son truc.

Je me redresse, exaspérée qu'il considère ma situation comme misérable, et prête à défendre mon territoire :

— Elle est parfaite, cette piaule ! Et puis, je n'ai pas souvent droit à un week-end tranquille, je te rappelle, alors laisse-moi en profiter.

— Seule ?

Il lève un sourcil, ne comprenant pas que cette solitude, je la réclame, elle me rassure et me fait du bien. J'ai trop longtemps vécu dans le tourbillon des autres, au rythme de leurs ordres, de leurs loisirs que j'observais de loin sans

être invitée à y participer. Cette tranquillité, je la mérite et l'apprécie. Elle me rappelle que j'ai fait le bon choix en quittant l'ombre d'un placard pour l'espace d'un loft trop grand pour moi.

— Ouais.

Touchée par son inquiétude, je m'abandonne contre lui, me délectant de sa tendresse, moi qui ai encore tant de mal à l'offrir naturellement à d'autres.

Alors que le silence s'installe, Ted se décide à le briser :

— Il me manque.

Son murmure à peine audible me noue le ventre.

*Il me manque tellement, à moi aussi. Pourtant, depuis un mois qu'il est parti, je n'ose toujours pas en parler. Je garde mon chagrin à l'intérieur, évitant de l'exposer et de lui donner trop de valeur, mais il est bien présent. Grignotant chaque fibre de mon corps quand je passe devant son bureau, devant cette photo sur mon frigo. Avant, c'était auprès de lui que défilaient mes dimanches. Ted ne me proposait jamais de l'accompagner chez ses vieux, rassuré de me savoir occupée à faire tout et n'importe quoi, du moment que j'étais avec *lui*.*

— Le gars qui le remplace arrive demain.

— Hum...

Il ne faudra pas compter sur moi pour l'accueillir à bras ouverts ! Qui que soit ce type, quelles que soient ses intentions envers nous, il n'a rien à faire ici. Si Pepp n'est plus là, la Maison des autres n'a plus de sens. Elle est vide d'un cœur la faisant battre et mort en même temps que lui.

— Zach, tu seras cool avec lui, hein ?

— Évidemment. Comme d'hab'.

— C'est bien ce qui me fait peur...

Son ironie me fait à peine sourire. Pepp a dû emporter un peu de ma bonne humeur avec lui dans sa tombe. Je n'en avais déjà pas beaucoup...

— Je suis sérieux ! Laisse-lui une chance.

Je me dégage de ses bras et me lève, trop agacée pour tenir en place. Je saisis les deux canettes vides et me rue vers la cuisine pour les jeter dans le sac poubelle déjà plein. Un peu de ménage ne serait pas du luxe ! J'ai eu tendance à tout reporter dernièrement, comme si plus rien n'avait de réelle importance. Je n'arrive même plus à m'occuper correctement des gamins. Toutes leurs questions me rappellent qu'*il* n'est plus là, et je ne sais pas expliquer toutes ces foutues histoires de paradis et d'anges veillant sur nous.

Tu parles ! Il est parti, il ne reviendra pas. Faites avec ça !

Dans ma grande générosité, je leur évite ma présence et mes réponses dont personne ne veut. Je les laisse entre eux, m'occupant les mains et l'esprit avec ces tâches qui étaient normalement les nôtres et qu'il faut malgré tout continuer à accomplir. Je m'enferme dans *son* bureau et classe la paperasse qu'il négligeait, réponds au téléphone et maintiens les plannings à jour, malgré sa colonne qui reste désespérément vide.

— Promis, je serai une jeune fille gentille et bien élevée.

— Ah ouais ? Tu comptes te transformer pendant la nuit ? Genre, tu vas effacer ton air sadique et tes réflexions de garce ? Ah non ! Attends, j'ai mieux ! Tu...

— Ferme-la, tu veux !

Je lui fais face, les poings sur les hanches et l'expression sévère. Soit mon attitude est moins effrayante que je l'espérais, soit il me connaît assez pour savoir que seuls mes mots tenteront de l'atteindre, car il ricane, ce con ! Sous son regard rayonnant de malice, je baisse les bras et hausse les yeux au ciel.

— Je serai... cool. C'est tout ce que je peux te promettre.

— Parfait ! De toute façon, il faudra s'en contenter, hein !

— Ouais, peux pas mieux faire, tranché-je sans conviction.

Il se lève à son tour et me rejoint devant le bar de la kitchenette. Il saisit mes joues de ses mains chaudes et embrasse mon front.

— Tu te plantes carrément si tu crois que t'es pas une vraie fille, Zach.

— Hum... Si tu le dis.

Je n'essaie pas d'argumenter et attends son explication qui ne manquera pas de sarcasmes, j'en suis persuadée.

— T'es une chieuse, Zacharie Williams, donc t'es bien une gonzesse.

Il dépose un baiser sur mon front et quitte ma chambre en riant tandis que je laisse mon sourire m'illusionner sur cette fin de journée. Pepp aurait détesté que je me lamente sur son départ et néglige le reste. Je rallume l'iPod qu'il m'a offert et aussitôt, la *Pavane* de Fauré reprend vie. Ted avait interrompu le meilleur morceau, celui où les violoncelles s'éveillent, où le crescendo me donne la volonté de remettre de l'ordre dans ce loft, dans mes pensées, dans ma vie.

Comme *il* l'aurait voulu.

ZACHARIE

♪ Giuseppe Verdi, « Va, pensiero », *Nabucco*.

Je regarde le bus s'éloigner et cesse d'agiter la main.

Là où ils sont, les gamins ont déjà d'autres préoccupations que celle de me dire au revoir. Je frissonne en resserrant ma veste. Le froid s'est peu à peu installé, annonciateur de soucis que j'aurais préféré ne pas avoir à gérer dans l'immédiat : le tri dans les vêtements des enfants, l'achat de manteaux plus épais et, évidemment, une colonne à ajouter dans le budget du trimestre : le chauffage.

Je quitte le parking prête à aborder cette journée avec des sentiments mitigés quand des voix se font entendre derrière l'Abribus. Je m'approche et aperçois Ted et R.J. échanger avec un enthousiasme qu'ils ne cherchent même pas à rendre discret.

— Ça va, les gars ? Vous manquez de travail, peut-être ? Je peux vous en prêter un peu...

Ils se retournent, surpris, et puisque ce n'est *que* moi, ils me tournent le dos et reprennent leur discussion. Je reste bouche bée plusieurs secondes, puis attrape le pull de Ted pour l'obliger à me faire face.

— Vous êtes sérieux, là ? C'est quoi, ce...

Une voiture. Évidemment...

Qu'est-ce que j'espérais ? Qu'ils s'extasient devant un chaton à moitié mort et soient en train de s'accorder sur

la façon de le sauver ? Non, une bagnole ! Un putain de cabriolet rutilant !

— T'imagines le fric qu'elle a dû coûter ?

— Et ce qu'elle doit consommer !

— Je gagne même pas assez pour payer l'assurance qui va avec...

Admiratifs et envieux, ils laissent un rire frustré secouer leur corps. Bien que le propriétaire de cette beauté ait beaucoup de goût, tout ce qui m'inquiète pour l'instant, c'est de savoir ce qu'un type avec un compte en banque permettant ce genre de folie fait dans notre quartier :

— Elle est à qui ?

— Aucune idée, répondent-ils d'une seule voix comme s'ils s'étaient déjà mis d'accord pour convenir que ce détail ne valait pas la peine de s'y attarder.

Sauf que nous sommes sur le parking de la Maison des autres ! Hormis les livreurs, quelques parents et les membres de l'équipe, peu de gens prennent le temps de nous rendre visite.

— Ted, je suis sérieuse.

Mon ami se retourne, enfin plus lucide. Il pose la main sur mon épaule et penche la tête, adoptant la même attitude que lorsqu'il s'adresse à l'un des gamins. L'envie de grogner me saisit, mais Ted répond avant que le son ne quitte ma gorge :

— Elle doit être au nouveau boss.

— Il est déjà là ?

— Oui, intervient R.J., j'avais rendez-vous à 7 heures ce matin pour l'entretien de présentation.

— Si tôt ? lancé-je, ahurie.

7 heures ! Le gars s'est levé avant le jour !? Pepp doit se retourner dans sa tombe, lui qui émergeait rarement avant 9 heures et une demi-douzaine de cafés.

En revanche, avec son diplôme en psychologie, son allure guindée et son éternel costume-cravate, R.J. est sans doute le mieux placé pour rencontrer notre patron en premier et

donner une belle image de notre institut. Pour ma part, je ne suis pas pressée d'être convoquée. Toutefois, même si je veux retarder cet instant, je ne peux m'empêcher de questionner R.J. :

— Il est comment ?

— Beau gosse et...

— Roman !

À l'annonce de son prénom, rarement utilisé, l'éducateur écarquille les yeux. Il devrait se sentir soulagé que je n'abuse pas du « Junior » lui collant si mal à la peau et dont j'usais les premières années. À l'heure actuelle, le taquiner ne me tente pas, pas plus que l'imaginer déployer ses talents de séducteur sur notre nouveau patron.

— Elle est sérieuse, R.J.

Merci, Ted.

— Et surtout stressée.

Bon sang, Ted !

— Voire angoissée, non ?

Les paupières closes, je respire aussi lentement que le froid et l'agacement me le permettent.

— O.K., les gars. Contente que vous vous éclatiez à propos de mon... de moi. Je vous rappelle quand même que mon poste est sur la sellette ! Si le boss est un sale con, je peux préparer mes bagages. Donc, il est comment ?

L'hilarité de Ted s'éteint, la bouche de Roman forme une grimace loufoque et leurs épaules s'affaissent doucement.

— Désolé, Zach, reprend Ted en tendant la main vers moi. Je recule et son bras retombe.

Quels que soient les projets du remplaçant de Pepp, tous mes collègues s'assurent un poste ou, au pire, une indemnité. En ce qui me concerne, l'avenir est plus incertain. Je n'ai pas vraiment fermé l'œil de la nuit, réfléchissant aux possibilités qui s'offraient à moi. Elles sont peu nombreuses et la meilleure d'entre elles serait de me tenir à carreau,

de baisser la tête et d'aborder la situation avec diplomatie, respect et patience. *Tout ce que je ne suis pas...*

Je nourris néanmoins un maigre espoir d'avoir affaire à un gars de la même trempe que Pepp. Un gars me faisant assez confiance pour oublier que je n'ai pas les diplômes suffisants, que mon expérience se limite à ces quatre années au sein de la Maison et que sans elle, je ne suis pas grand-chose.

— Zach...

— Il est comment ?

R.J. affiche soudain tout le sérieux le qualifiant dès qu'on ne parle pas voitures ou beaux gosses.

— Il est réglo. Il n'a pas cherché à m'impressionner ou à être désagréable. Il voulait seulement savoir ce qu'il en était de mon poste et du fonctionnement de la Maison.

— O.K.

C'est peu, mais je n'ai pas vraiment hâte de vérifier par moi-même si cet homme me donnera ma chance. Je dois déjà digérer cette situation, le départ de celui qui fut comme un père pour moi et laisse un vide si effrayant que je ne me sens pas prête à accepter qu'un autre prenne sa place.

— Ça va aller, murmure Ted en entourant mon épaule de son bras. On t'a préparé le terrain.

— Préparé le...

— T'inquiète, poursuit R.J. en me saisissant de l'autre côté.

Oubliant l'objet de leur convoitise, ils m'entraînent vers le hall dans un éclat de rire que je ne comprends pas.



— Les filles sont censées être plus soigneuses que les gars, grommelé-je en ramassant un tas de vêtements jetés au sol.

Je lance l'ensemble dans le panier à linge sans chercher à savoir s'il a besoin d'être lavé, et ouvre les fenêtres. Un souffle d'air froid et piquant emplit aussitôt la pièce. Je saisis la panière et referme la porte derrière moi. Dans le couloir,

je pousse du pied un amoncellement de draps m'empêchant d'accéder à la chambre suivante.

— On t'entend pester de la salle de réunion.

Je me tourne vers Roman. Appuyé au mur, le grand brun sourit comme un idiot. Évidemment que je râle ! J'ai beau ranger tous les jours, il faut recommencer chaque matin. Les gosses craignent sans doute que je m'ennuie pendant qu'ils sont en classe !

— Qu'est-ce que tu fous là, Junior ?

— Hum, toujours aussi contrariée à ce que je vois.

Et merde ! Je dois arrêter de m'en prendre à mes collègues, ils n'y sont pour rien si l'angoisse me vrille l'estomac.

Maudite journée qui ne fait que commencer !

— Désolée, R.J., je...

Tout s'emmêle et les mots justifiant ma mauvaise humeur ne me viennent pas.

— Bref, désolée.

— Waouh, deux excuses en moins de dix secondes. Ted avait raison.

— À quel sujet ?

— Tu flippes.

Sa nonchalance m'agace franchement. J'entre dans la chambre suivante, ouvre rageusement les volets et défais les lits avec vigueur. Si je ne peux pas me défouler sur lui, autant utiliser cette énergie pour quelque chose de constructif.

— Ted l'a rencontré, reprend Roman sans élever la voix malgré mes grommellements incessants.

— Ah. Et ?

Je roule les draps en boule et passe devant l'éducateur pour les jeter dans le couloir. Quand je reviens dans la pièce et saisis les vêtements au sol, R.J. m'attrape le bras. Sans brusquerie ni violence. Juste pour stopper ma course et me forcer à souffler. Respirer, garder les idées claires, ne pas imaginer le pire, même si derrière mes yeux clos, il n'y a que du gris. Celui de la rue, de mon avenir si la chance

change de route, des années passées et peut-être de celles à venir.

Je peux le faire, je l'ai déjà fait.

Et je n'ai pas envie de recommencer ! Le problème est là.

Si traverser le pire n'était pas si compliqué, pas tous les jours en tout cas, depuis que je connais ce mieux, revenir en arrière est inenvisageable. J'ai goûté à des bonheurs simples et sans véritable nom, si insignifiants que les autres ne les voyaient pas. Ces petits plaisirs, je les ai consommés sans réserve, gravant en moi un doux souvenir dont je ne suis pas encore prête à me priver. Pas déjà.

— Zach.

Mes paupières toujours fermées, les images défilent. Les gosses, leur joie de vivre, des repas chauds et une couverture pour dormir. Un toit, des collègues devenus des amis, une famille. *Pas déjà...*

— Tout va bien se passer, ma puce. Le boss ne...

— T'en sais rien ! je rugis avec une violence involontaire, incontrôlable.

Je dégage mon bras et me retourne vers celui qui m'a si souvent expliqué la nocivité de ce sentiment. Pourtant, je peine à m'en défaire. Mes yeux plongent dans le vert des siens qui me sondent et soudain, ses conseils imprimés dans ma mémoire prennent le dessus. Encore et toujours, ses mots me guident, même adulte.

Respire, tout doit sortir, fais de la place pour la musique.

Je la sens, je l'entends, elle est si proche. Elle s'installe là où la colère déserte. Lentement, elle émerge de ma cage thoracique sur une mélodie que je murmure. Elle me submerge, m'envahit et refoule mon angoisse, loin derrière.

Une pensée solide ne peut se bâtir que sur un terrain vierge.

Alors, je repousse tout, la peur, les incertitudes.

Mon fredonnement s'élève, la symphonie prend forme. Elle n'est pas très harmonieuse, plutôt hésitante, ma gorge

chevrote, mais les accords se balancent, me bercent et la colère s'éloigne. Tout comme dans *Nabucco*¹, les chœurs de Verdi m'apportent l'espoir. Juste un peu, suffisamment pour y croire, *encore*.

— Laisse la musique parler pour toi, ma puce. Laisse-la hurler.

Sa voix rebondit derrière la symphonie des notes chantonnées. Un écho apaisant me rappelant que je ne suis pas seule. Je ne suis plus seule.

1. *Nabucco* (titre initial : *Nabuchodonosor*), opéra de Giuseppe Verdi évoquant l'épisode biblique de l'esclavage des Juifs à Babylone, symbolisé par le chœur de la 3^e partie, le *Va, pensiero* des Hébreux auxquels s'identifiait la population milanaise alors sous occupation autrichienne.